

## 2.

# RENDEZ-VOUS AVEC LE CANCER

**Mars 1995**

Je me réveille en sursaut, m'assieds dans mon lit, la main sur la gorge et me dis : « J'ai une merde là ! ». Je regarde l'heure : deux heures du matin. Mon corps vient de me transmettre un message : j'ai un cancer à la gorge. C'est une absolue certitude et elle me sauvera la vie quelques jours plus tard.

Il y a une semaine que ma voix s'est cassée. Rien d'alarmant même si c'est la première fois que cela m'arrive. Ce mois de mars est pluvieux et froid, propice aux inflammations ORL. L'un de mes confrères, grand prêtre de la grande messe de 20 heures à la télévision, a, lui aussi, des difficultés à parler. Il y a de la trachéite dans l'air. Pour tout dire, je suis assez contente de ce qui m'arrive. La raucité de ma voix me plaît infiniment, elle me rapproche de mon idéal vocal : Jeanne MOREAU. Les millions de cigarettes fumées, si elles m'ont coupé le souffle, n'ont pas réussi à altérer mon instrument de travail qui sonne clair et manque, à mon goût, de mystère et de sensualité. Je vais tout de même consulter David, mon copain oto-rhino, qui me prescrit antibiotiques, anti-inflammatoires et aérosols en me conseillant de faire une pause cigarette. « Ca, pas question ! pensai-je. Je ne vais pas me priver d'un élément essentiel de mon existence pour un coup de froid de fin d'hiver ». Au point où j'en suis, vingt années de tabagisme intensif, c'est trop tard pour arrêter. Je sais que, statistiquement, j'ai tous les risques d'avoir rendez-vous un jour avec le cancer mais mon scénario prévoit que ce sera vers la soixantaine. Je serai vite emportée par un cancer du poumon, celui-là même qui tua mon grand-père paternel quand j'avais douze ans, puis mon père, il y a dix ans. Je m'étais inscrite dans cette lignée fatale.

Cette nuit est celle du rendez-vous, je l'ai compris en

quelques secondes. Je n'ai que 47 ans et ce ne sont pas les poumons qui sont atteints. Le traitement de David n'a apporté aucune amélioration. Une simple laryngite serait rentrée dans l'ordre. Mes déductions confirment mon intuition. Curieusement, je n'ai pas peur, je me sens plutôt sur pied de guerre. Et, c'est devant une tasse de café, cigarette à la main, que j'envisage l'ordre de bataille et les bouleversements qui vont intervenir dans ma vie. Oserais-je dire que ce qui me préoccupe le plus est l'arrêt du tabac ? Car, si j'ai un cancer, il faudra bien que j'y renonce. Je ne suis pas suicidaire et fumer en me sachant atteinte me semble de très mauvais goût pour mon entourage et pour les médecins qui auront à me soigner.

A ce moment-là, je ne pense pas aux souffrances physiques et psychologiques inhérentes à toute maladie grave, je ne pense pas encore à la mort, peut-être très proche, je n'ai qu'une obsession : comment vivre sans fumer ? Puis-je seulement y arriver ? Je suis au pied du mur et je me demande avec angoisse comment je vais pouvoir escalader à mains nues cette paroi lisse et vertigineuse : le sevrage.

A sept heures et demie, je vais réveiller Marianne, ma fille cadette âgée de 15 ans, qui vit avec moi. Gayannée, son aînée de quatre ans, est partie faire médecine à Toulouse, ma région d'origine où mon frère, Jean, est médecin. Je garde pour moi ma révélation nocturne. J'attendrai la confirmation du corps médical pour aborder ce sujet avec mes filles.

A neuf heures, assise à mon bureau à la rédaction, j'appelle David :

-Il faut que tu me reçoives le plus vite possible. Je suis sûre que j'ai une merde.

- Pas de panique, il y a un sourire dans la voix de David, viens dans une heure !

J'ai jeté un coup d'œil sur mon agenda : aucun rendez-vous ou conférence de presse au programme de la journée.

Comme chaque matin j'assiste à la conférence de rédaction où les représentants des services élaborent le menu du journal de 13 heures sous la houlette d'Olivier, le

directeur de la rédaction. D'habitude, j'aime beaucoup ces réunions où fusent jeux de mots et commentaires de tous poils. Je ne suis pas la dernière à participer à ce journal parallèle que les auditeurs n'entendront jamais. Comme je déborde souvent du cadre de ma rubrique, la médecine, pour me mêler des sujets de l'actualité \_ j'estime que je suis journaliste avant d'être spécialiste \_ je me suis vue attribuer le prix « grain de sel », créé à mon intention par mes chers confrères : un kilo de gros sel de Guérande qui vient rehausser mes pots au feu du week-end. Mais aujourd'hui, je me fiche de ce qui se débat autour de la table de conférence. Je ne tiens pas en place et regarde ma montre toutes les cinq minutes. Il me faut dix minutes pour aller en métro au cabinet de David, proche du Trocadéro.

Au moment de partir, j'informe le bocal\_ c'est le nom que nous donnons au bureau tout en verre de la rédaction en chef\_ que j'ai rendez-vous avec un médecin, mais cette fois, pour raison personnelle. L'état de ma voix n'a échappé à personne et j'ai eu droit à quelques sarcasmes sur les méfaits du tabagisme que je dénonce régulièrement à l'antenne dans le halo de fumée de ma cigarette. Faites ce que je dis, pas ce que je fais. A la radio, la fumée n'a pas d'odeur.

David m'accueille avec sa gentillesse coutumière et me fait entrer directement dans son bureau. Je lui sais gré de ne pas me faire mariner en salle d'attente, où même la lecture des magazines people n'aurait pas calmé mon impatience.

- David, il faut que tu m'examines avec l'endoscope ; le traitement n'a rien donné, je suis sûre que c'est plus grave qu'une laryngite. Je pense que j'ai un cancer !

- Ne t'emballe pas. Je vais effectivement te faire une laryngoscopie. Il faudra peut-être changer d'antibiotique. Assieds-toi là !

Je me retrouve assise face à lui, mes jambes entre les siennes. J'ai horreur de cet examen qui consiste à introduire dans la gorge, par le nez, un tuyau souple au bout duquel se trouve une minuscule caméra. On peut en suivre la progression sur un écran. Mon nez est étroit et l'endoscope a

des difficultés à se frayer un chemin. J'ai l'impression qu'il va traverser mon cerveau. David a beau y aller en douceur, je gémissais autant de douleur que de peur d'avoir mal. Mes mains griffent mon pantalon. Enfin, ça y est ! Le tuyau est passé et descend le long de ma gorge. La douleur a disparu. Je me détends. David ne parle plus, il inspecte mon larynx en scrutant l'écran. Je le vois soudain se figer ; il a vu quelque chose. J'essaie de regarder l'écran mais il me demande de ne pas bouger la tête. Ce face à face silencieux me semble durer une éternité. Puis, David retire doucement l'endoscope et plante son regard dans le mien :

- Tu as raison. Il y a quelque chose dans le larynx.

Il fait défiler les images enregistrées et en fixe une.

- Regarde! dit-il en parlant autant pour lui que pour moi. Tu vois cette masse, là, au pied de la corde vocale ? Elle est assez volumineuse. Je crains que ce ne soit pas bon.

Je ne distingue pas grand-chose dans cette vision de l'intimité de mon larynx mais je sais, de toute façon, que c'est mauvais, très mauvais. La surprise est pour David, visiblement malheureux d'avoir à m'annoncer des choses désagréables.

- Bon! Il faut faire un scanner au plus vite et je te prends rendez-vous avec FAREL. David a été l'élève du célèbre oto-rhino-laryngologiste. Je n'aime pas ce mandarin, imbu de son pouvoir, qui fricote avec les médias et se targue d'avoir soigné de célèbres organes vocaux.

- Ah, non, pas lui ! Il est à la retraite, il est trop vieux !

- Ecoute, si j'avais un néo du larynx\_ néo, terme employé par les médecins pour signifier cancer\_ c'est lui que j'irais consulter. C'est le meilleur dans ce domaine et lui peut sauver ta voix.

David défend son maître. La voix ! C'est vrai que je risque de la perdre. Je n'avais pas encore songé à cette hypothèse. Et si je perds la voix, je perds mon boulot. David est au téléphone. En deux temps, trois mouvements, j'ai un rendez-vous pour le scanner l'après-midi même et consultation avec le Professeur FAREL à vingt heures.

David m'y accompagnera. A ce stade, je n'ai plus envie de discuter et je me laisse prendre en charge. Je suis reconnaissante à David de tout organiser et m'en remets à lui.

Je rentre à la rédaction en attendant le scanner. Je vais voir Olivier pour lui annoncer mon indisponibilité. Notre relation est suffisamment personnelle pour que je lui fasse part de l'enjeu des heures à venir. Il est consterné et ne veut pas y croire. Puis, assise à mon bureau, je me jette sur mes livres de médecine pour faire connaissance avec mon hôte, le cancer du larynx. Je réalise que c'est un sujet que je n'ai jamais traité sauf à le mentionner et je ne cesserai, par la suite, de constater la méconnaissance qui pèse sur cette forme de cancer et sur la vie de ceux qui en sont atteints. J'apprends donc que la survie est de 60 % à cinq ans mais qu'elle dépend de facteurs que je ne connais pas encore : l'implantation de la tumeur et l'envahissement ganglionnaire. Les traitements habituels sont la chirurgie et la radiothérapie, la chimiothérapie ne se révélant pas ou peu efficace. Je prends conscience que je risque de subir une laryngectomie, l'ablation du larynx, qui se traduira par un orifice à la base du cou, une trachéotomie. L'idée de me retrouver ainsi mutilée me fait horreur et je la repousse sur le champ. Plutôt crever ! A ce propos, j'apprends aussi que le cancer du larynx métastase peu et récidive localement. La tumeur envahit peu à peu la trachée et l'on meurt par étouffement à moins qu'elle ne rompe la carotide et, dans ce cas, on se vide de son sang. Brrr ! Tu parles d'un choix ! Dans un cas comme dans l'autre, c'est une mort moche. Mormoche ! Mormoche ! Tu n'auras pas ma peau.

Je prends des notes car je veux pouvoir suivre mon dossier et en parler d'égal à égal avec mes interlocuteurs médicaux. Puis, j'appelle mon frère. Il tente de me rassurer en me parlant de tumeur bénigne des cordes vocales. Je lui demande de ne pas se voiler la face et de ne pas avoir de double langage avec moi. Il m'est essentiel que les gens que

j'aime affronter la vérité avec moi. J'ai un cancer, qu'on se le dise et qu'on le dise librement !

Munie de l'ordonnance de David, j'arrive au centre de radiologie pour passer le scanner. Après l'examen, je demande à parler au radiologue. A ma question :

- Qu'en est-il ?

Il répond par une autre :

- Quand voyez-vous votre médecin ?

- J'ai rendez-vous avec le Professeur FAREL, ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous avez vu ? C'est bien un cancer, n'est-ce pas ?

Il comprend qu'il vaut mieux ne pas tourner autour du pot :

- C'est à craindre. La tumeur fait environ deux centimètres, elle est assez volumineuse et se situe à la base d'une corde vocale, contre la paroi du larynx. Mais il faut une biopsie pour en déterminer de façon précise la nature.

Je le remercie et, sitôt dehors, mes clichés sous le bras, j'allume une cigarette comme on égrène les chiffres d'un compte à rebours : 10, 9, 8, etc. Combien en reste-t-il à griller entre celle-là et la dernière, la der des ders ? Comme je n'ai pas l'intention de me laisser gagner par l'angoisse, j'entre dans une boutique de chaussures et m'offre une paire de mocassins rose nacré d'une marque très à la mode et très chère. Aux grands maux, les petits remèdes ! Cet achat, par sa futilité, me fait du bien. Autant faire le plein de bonnes choses avant d'affronter la suite ! Il reste trois heures avant la consultation chez FAREL et je reviens à la radio. Je préviens Marianne que je rentrerai plus tard et qu'elle ne m'attende pas pour dîner. Elle est ravie, elle va pouvoir grignoter devant la télé en toute impunité.

A la rédaction, comme tous les soirs, c'est l'effervescence qui précède le journal de 18 heures. Les invités, hommes politiques, écrivains ou artistes, arrivent cornaqués par l'inévitable attachée de presse, souvent une fille de famille engagée pour son carnet d'adresses. Le bureau

du présentateur est proche du mien et tout ce beau monde se congratule sous mon nez en des associations parfois savoureuses. J'ai, entre autres, le souvenir d'un ancien Ministre de l'Intérieur faisant la causette avec un truang reconverti, auteur d'un livre sur les QHS, quartiers de haute sécurité. La célébrité ne me fascine pas. J'ai vu tant de médecins et de chercheurs perdre l'équilibre sous les projecteurs, trébucher sur les tapis rouges et y perdre leur âme ! Vanitas Vanitatum...

Angèle, la secrétaire, offre des boissons, puis fait signer un grand tissu blanc aux invités connus. C'est sa nappe aux autographes. Elle les brode ensuite avec des fils de toutes les couleurs. L'idée est amusante, la nappe servira de tremplin aux conversations de ses convives.

Ce soir-là, plus que tout autre, j'observe sans indulgence, le ballet de ceux qui font l'actualité. Mon actualité à moi n'est plus dans ces murs qui, en 25 ans, sont devenus ma deuxième maison. Je pressens que le déménagement est imminent.

A 20 heures, David et moi entrons dans le cabinet du Professeur FAREL, un appartement très cosu à 300 mètres de l'Etoile. A cette heure, c'est lui qui nous ouvre. La retraite des hospitalo-universitaires étant à 68 ans, je calcule mentalement que ce petit homme aux cheveux teints, noirs de jais, et en nœud papillon, doit bien avoir dans les 70 ans et ce n'est pas pour me rassurer. Il nous introduit dans son bureau aux rayonnages couverts de livres anciens et de traités de médecine. L'accueil est chaleureux, presque mondain : FAREL se souvient que je l'ai interviewé, il y a longtemps, et me dit écouter régulièrement ma chronique médicale le dimanche matin. S'ensuivent quelques flatteries qui me laissent totalement insensible. Nous ne sommes pas là pour évoquer ma carrière. David prend la parole pour expliquer mon cas et faire part de ses observations. FAREL jette un coup d'œil sur les clichés du scanner, puis me fait passer dans la pièce d'examen attenante.

Nouvelle endoscopie mais, dans la main de FAREL, le tuyau trouve tout de suite, et en douceur, le passage. J'apprécie. L'examen dure trois à quatre minutes dans le silence le plus total. Puis, nous revenons au bureau. Très pédagogue, FAREL crayonne un croquis de mon larynx pour que je visualise l'endroit où se trouve la tumeur.

A ma question :

C'est bien un cancer ?

Il me répond du tac au tac :

- Je n'utilise jamais ce terme avant d'avoir le résultat de la biopsie. Nous sommes mercredi soir, je vous fais le prélèvement lundi matin au Centre International. Vendredi, vous irez à la consultation d'anesthésie. Ma secrétaire vous donnera l'heure du rendez-vous demain .

Je me récrie . Je n'ai pas les moyens d'aller dans cet hôpital privé aux prix prohibitifs et fréquenté par le gratin. FAREL coupe court en m'expliquant qu'il n'opère que là et que je n'y passerai qu'une nuit. Avec une mutuelle, ça ne me coûtera pas très cher.

De l'argent, il en est question au moment de partir. J'ai sorti mon carnet de chèques, prête à écrire une somme à trois chiffres pour la consultation. Mais FAREL ne veut rien savoir : « Pour vous, mon petit, c'est gratuit ». Je proteste. Entre Sécurité Sociale et mutuelle, je suis complètement prise en charge, c'est ma liberté de patiente que j'achète en le payant, lui faire un cadeau en remerciement me coûtera bien plus cher. Rien n'y fait ! Son refus est catégorique et je me sens piégée. Une fois dehors, j'en parle à David :

- C'est son côté grand seigneur, me dit-il.

- Tu parles ! C'est parce que je suis journaliste et que ça peut servir. Je ne me fais pas d'illusion.

David me dépose à la station de l'Etoile où je prends le RER pour rentrer chez moi. Ce soir, il faut que j'annonce à mes filles ce qui se passe. Je sais que ça va être un choc pour elles et je déteste leur faire du mal. Je suis le mur porteur de notre famille décomposée et je ne veux pas que le toit leur tombe sur la tête. Avec un père flou et fuyant, elles ont



encore besoin de moi et sont loin de leur autonomie. Pas question de les laisser tomber si tôt ! Donc, Mormoche va voir ailleurs si j'y suis !

Marianne est au piano quand j'arrive. Je lui dis calmement que j'ai un cancer au larynx dû à mon tabagisme. Elle est abasourdie et les yeux pleins de larmes, me demande :

- Tu peux en mourir ?

Je la rassure en lui expliquant que beaucoup de personnes en guérissent et que je compte bien être de celles-là :

- Tu me connais, quand j'ai décidé quelque chose, je vais jusqu'au bout. C'est moi qui le boufferai ce cancer, et pas l'inverse.

Je la prends dans mes bras et ses pleurs finissent pas amener les miens. Je commence à réaliser que ma vie change de cap et que j'aborde des eaux sombres et froides. Je ne me sens pas du tout malade et pourtant, je suis atteinte d'une maladie très grave, « une longue et douloureuse maladie » pour reprendre la pudique ou hypocrite expression des rubriques nécrologiques. Moi, si je meurs, ce sera d'un cancer écrit noir sur blanc et en toutes lettres. Je veux que le nom de mon tueur soit connu.

Je me reprends vite car, maintenant, il me faut faire la même annonce à Gayannée qui est à Toulouse. Il sera plus difficile d'en atténuer la portée par téléphone. Quand je l'ai au bout du fil, elle me lance sa formule habituelle :

- Bijour Mômôn !

Ca me fait mal au cœur de foutre en l'air sa bonne humeur. Elle accueille la nouvelle par un silence de quelques secondes puis, comme si elle reprenait son souffle après une apnée, me pose des questions précises : Quel est le pronostic du médecin, quels vont être les traitements et combien de temps vont-ils durer ? Je réponds pour autant que je connaisse les réponses. Le résultat de la biopsie sera déterminant. Nous restons longtemps au téléphone. Gayannée veut revenir à Paris pour être auprès de moi lors de mon hospitalisation. Dieu sait que j'ai envie de la voir

mais je l'en dissuade. Elle prépare le concours de médecine et elle n'a pas une journée à soustraire à la masse de travail que cela représente. Je lui suggère d'aller voir son oncle médecin pour ne pas rester seule avec ses angoisses. Jean m'a promis de la contacter dès le lendemain. Je suis rassurée de savoir que lui et sa famille vont entourer ma fille de leur affection et l'aider à vivre les choses à distance.

La nuit venue, Marianne endormie, je décide de consacrer ma dernière chronique médicale avant longtemps \_en fait, ce sera la dernière \_, à ce qui m'arrive. Je sais que je risque de passer pour exhibitionniste mais je veux dire ce cancer sans le brandir, le dire en hommage à tous ceux qui sont venus témoigner à mon micro de leurs souffrances et de leurs espoirs. Je veux dire aussi mon tabagisme, invisible pour les auditeurs à qui je délivrais la bonne parole du « cessez de fumer ». Je veux dire enfin ma confiance en ces progrès de la médecine que je relate régulièrement à l'antenne. Bref ! Je veux mettre de la cohérence entre la journaliste que j'étais et la cancéreuse que je suis. Il me semble que c'est une honnêteté que je dois à tous ceux qui m'ont fait l'honneur de leur écoute.

#### Rédaction de RTL le lendemain

En accord avec Olivier, je profite de la conférence du matin pour annoncer de ma voix éraillée mon départ et ses raisons à mes confrères, pour certains, amis. Confrère... j'aime ce mot qui fait référence à la fratrie, à l'appartenance à une famille. Leur consternation m'émeut. Je les sens vraiment touchés. Il faut dire que ce cancer atteint un organe hautement symbolique pour des journalistes de radio : la voix. La projection est inévitable. J'ai l'intime conviction que leur réaction aurait été bien moindre si je leur avais dit que je souffrais d'un cancer du sein. En outre, même si le tabagisme a régressé dans notre communauté, ils sont encore nombreux à être dépendants de la cigarette. Plusieurs me demandent avec insistance si je suis sûre que c'est parce que je suis fumeuse que j'ai ce cancer. Je ne laisse planer

aucun doute.

Il me faut maintenant prévenir l'un des directeurs de la maison. Il me reçoit dans son bureau tapissé de miroirs où il ne cesse de se guetter du coin de l'œil. Capter son regard relève du défi ou du jeu selon l'humeur. Il est vrai qu'il est bel homme. A peine lui ai-je énoncé la raison de ma visite qu'il s'adresse à la journaliste médicale pour lui parler de la fatigue constante de sa femme, de son mal être. Je hasarde une explication : la ménopause. Et nous voilà à discourir sur le sujet. Mon cancer du larynx n'aura pas fait long feu. Je finis tout de même par caser que j'ai l'intention d'en faire le thème de ma rubrique du dimanche suivant. Il lève les bras au ciel, me répond qu'il trouve l'exercice périlleux. Je le rassure en lui disant que je lui ferai passer l'enregistrement et qu'il décidera de sa diffusion. Il l'écouterait effectivement dans l'après-midi, puis viendrait à mon bureau pour m'embrasser et me dire avec émotion :- « Bravo ! Il n'y a pas un mot à changer ! ». Son geste et ses paroles me font chaud au cœur. Narcisse est un sensible.

En quittant la rédaction ce soir-là, j'ai le sentiment que mon absence risque d'être longue, très longue.